

Le parallèle entre les deux Passions

MARIA VALTORTA

LES CAHIERS

DE 1945 À 1950

Traduit de l'italien
par
Yves d'Horrer

ISBN 88-7987-128-5

Table des matières

Présentation.....	5
I L'amour et la haine.....	7
II « Mon Père, que ta volonté soit faite »	11
III Les faux amis.....	21
IV Les amis instables.....	27
V Les amis traîtres.....	33
VI Les vrais amis	39
VII La grande Passion.....	51

Mars 1949

Le parallèle entre les deux Passions

Jésus dit :

« Toi et moi. Moi en toi. Toi en moi. Le Christ et le petit christ. La grande Victime et la petite victime. Le grand Calomnié, Trahi, Outragé, Condamné sans avoir le droit de le faire, et la petite calomniée, trahie, outragée, condamnée sans avoir davantage le droit de le faire.

Les personnages sont les mêmes, en termes d'action, bien que leurs personnalités soient différentes. Le jugement de Dieu est aussi sévère pour ceux de l'époque que pour ceux d'aujourd'hui, pour *tous* les protagonistes de ce drame injuste ou très saint, selon qu'on le considère du côté des hommes ou des christis.

Viens, revivons-le ensemble. Tu verras que tu es le fidèle miroir de ton Jésus.





L'amour et la haine

Quand la Passion a-t-elle commencé ? Et le procès ? Peut-être dans la nuit du jeudi au vendredi ? Ou devant Caïphe dans la cour du sanhédrin ? Non, bien avant : depuis que je suis venu à la lumière.

Il a toujours existé autour de moi un contraste entre, d'un côté, l'amour parfait de quelques-uns et, de l'autre, la haine parfaite de la plupart, la compréhension parfaite de quelques-uns et la parfaite incompréhension de la plupart. Il en est de même pour toi, depuis ta naissance. Et tu en as souffert tout comme moi, bien que j'aie eu beaucoup plus de chance, puisque j'avais pour mère *cette* Mère-là. Car ma Mère me consolait de toutes mes douleurs. Son amour, le second en puissance et en perfection après celui de mon divin Père, me dédommageait de toute haine.

Les hommes me persécutèrent dès l'enfance. Tu as connu, toi aussi, les jalousies injustes, les sottes envies qui dégénèrent en haine pour le persécuté, en peur de l'obscur danger qui domine et oppresse quand l'homme, encore tout petit, ne sait pas comprendre la véritable valeur des choses qui lui sont favorables ou adverses, de sorte que le bruissement du feuillage, l'obscurité, le cri de colère d'un homme irrité, les incertitudes d'une fuite prenaient l'aspect d'un grand danger.

J'ai connu l'exil, mais ce n'en fut jamais un puisque *cette* Mère était avec moi. Tu as connu un exil plus rude, bien que tu n'aies pas été obligée de demeurer dans une terre étrangère, car le cœur de la femme qui a si peu fait preuve de charité t'est resté étranger.

J'ai eu faim, toi aussi.

J'ai eu froid, toi aussi.

J'ai connu la perte d'amitiés dès mon enfance, toi aussi.

J'ai dû accomplir tôt un travail parfois supérieur à mes petites forces, car nous étions pauvres. Toi aussi, tu as accompli tôt un travail parfois supérieur à tes petites forces, car ta maison était pauvre en affection. L'amour de ton père, l'unique, le vrai, le grand amour que tu as reçu de la part des hommes ne suffisait pas à ton grand cœur. Ta faim d'amour, jamais rassasiée, m'a servi à te faire venir à moi d'une manière peu commune chez les créatures. Le fruit de l'amour parcimonieux qu'ils t'ont donné est donc bon ; mais il est bien douloureux de devoir faire l'expérience de ce manque d'amour.

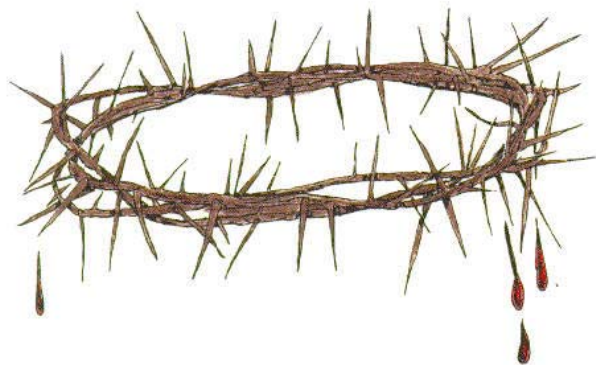
En vérité, tu n'en veux pas à tous ceux qui, dans ta parenté, à l'école ou dans la société, ne t'ont guère aimée ; de même, je n'ai pas gardé de rancune contre les membres de ma famille qui ne m'aimèrent jamais comme ils l'auraient dû et dont le manque d'amour, l'incompréhension même, s'accrurent au fur et à mesure que je passais de l'état d'adolescent à celui d'adulte puis de Maître ; je n'en ai pas davantage voulu à mes concitoyens de Nazareth, hostiles au Maître comme peu d'habitants d'autres villes.

J'ai pleuré la mort d'un père putatif très aimable et juste. Toi aussi, tu as pleuré la mort d'un père très aimable et juste, advenue au moment où sa présence t'aurait été nécessaire et douce. Pour moi également, il aurait été doux de le savoir aux côtés de ma Mère pour la défendre vigoureusement contre les accusations de ma parenté et de Nazaréens lorsque Jésus le charpentier devint le rabbi Jésus. Il m'aurait aussi été doux qu'il soit présent durant la mission, aux moments les plus difficiles pour elle, ou pour me soutenir lors des journées si amères où j'ai dû subir trahison et souffrances.

L'amour fidèle de Joseph m'aurait bien consolé de la trahison

de Judas ! Et sa présence auprès de ma Mère, au Calvaire, m'aurait permis de mourir en paix. Toi de même, si ton père était présent ici aujourd'hui, lui qui portait le même prénom que le Juste et dont la justice et la charité étaient si vives et si paternelles, tu souffrirais moins de l'amertume que te causent la trahison d'un grand nombre et le fait d'être seule, sans défense au beau milieu d'un tel combat, comme Marie...

Mais ce sont là les lointaines prémisses de *notre* véritable Passion, de notre véritable procès injuste. Allons plus loin, venons-en aux prémisses immédiates.





« *Mon Père, que ta volonté soit faite* »

Toi et moi avons toujours préféré la volonté de Dieu à la nôtre, nous avons toujours voulu la servir et l'accomplir en la faisant passer avant tout intérêt et volonté personnels, n'est-ce pas?

Je quitte alors la maison de Nazareth, où grande était la paix et relative l'incompréhension qui y pénétrait, apportée par des parents ou des concitoyens.

Je quitte le premier aspect, encore facile et doux, de la volonté du Père sur moi : être homme, moi qui était Dieu, embrasser les diverses conditions humaines de la chair qui a faim, soif ou sommeil, qui sent la fatigue et les inconvénients des intempéries ou de la chaleur du soleil et de l'été, et connaître les conditions d'un moral qui souffre des deuils ou des rancœurs, de l'impossibilité d'offrir un peu plus de confort à la douce Mère qui m'avait mis au monde ; enfin, être soumis en tant qu'homme, à ceux qui possédaient un pouvoir temporaire, moi qui étais le Seigneur, le Roi, à la puissance éternelle et infinie.

En revanche, j'embrasse désormais le deuxième aspect, plus difficile, de la volonté de mon Père, celle qui relie comme un trait-d'union ces deux extrêmes que constituent la première époque de ma vie, en famille, et la dernière, celle de la Passion proprement dite, et j'entreprends ma vie publique.

Toi aussi : je t'ai appelée, moi dont la volonté ne fait qu'un avec celle de mon Père, à la seconde partie de ta vie, celle de porte-parole.

De même que je n'ignorais pas ce qui m'attendait au cours de ma vie publique, tu ne t'es pas leurrée sur ce que tu allais trouver en me servant de manière extraordinaire.

Plus unis à Dieu, oui, car le Père nous serre d'autant plus fort contre Lui que nous faisons sa volonté, et Il nous unit à Lui si nous accomplissons la volonté douloureuse qu'Il nous demande pour le bien de ceux qui ne savent pas aimer Dieu ni leur prochain et qui, n'étant déjà *pas reconnaissants* à Dieu dans la joie, deviennent son ennemi si la souffrance les oppresse. Plus unis, oui, mais combien, combien plus tourmentés par les hommes pour la seule raison que nous sommes porteurs de la Parole de Dieu !

Nous avons donc tous deux pris la route pour évangéliser, porter la Bonne Nouvelle, mais aussi endurer les critiques, les calomnies, les injures, les blâmes, les accusations, pour connaître des visages qui ne sont que des décors peints derrière lesquels se cache un cœur de serpent, pour mesurer combien l'amitié, la gratitude et la fidélité humaines sont éphémères, combien le cœur de l'homme est changeant et combien le miroitement de l'or a suffi à le corrompre jusqu'à en faire un ennemi de l'Ami, au point de préférer l'éclat froid et blafard d'une poignée de pièces – qu'il ne peut garder en sécurité durant sa vie et qu'il laisse inévitablement quand vient la mort – au vif éclat de l'amour chaleureux et intelligent du véritable Ami des âmes.

Viens, viens, viens, Maria, ma Maria. Mets ta petite main fatiguée dans la mienne, qui est forte et ferme, et viens avec moi, sans crainte. Voilà ! Comme si j'étais davantage ton père que ton Époux et Dieu, ou un frère bon *qui comprend pour avoir déjà tout connu* de la souffrance des messagers de Dieu, et qui t'aime parce que tu l'aimes sans l'accuser d'être la cause de tes souffrances.

Le juste ne confond jamais les causes de ses souffrances. Il pardonne toujours, à tous, mais il connaît le visage et le cœur de ses bourreaux. Surtout, il connaît le visage et l'amour de Dieu, et il sait que, si celui-ci permet que les hommes servent Satan pour torturer leurs semblables, c'est pour faire resplendir la *véritable* grandeur de ses *vrais* enfants. Resplendir et récompenser.

Allons donc de l'avant, joyeux, main dans la main. Je suis venu te prendre pour parcourir ensemble les villes et villages de Palestine. La terre de ton Jésus est bien belle au printemps, et tu l'aimes. Belle, oui, belle même si des serpents et des chacals se cachent au beau milieu de sa nature opulente, auprès des eaux claires ou au sommet des collines boisées. Ne les fuyons pas. Allons au contraire à leur rencontre, pour reconnaître *tes* bourreaux chez *mes* ennemis.

« Un jour, Jésus, ayant pris à part Pierre, Jacques et Jean, gravit la montagne et se transfigura... » Voilà : je prends à part mon petit Jean et sa sœur, qui sera Jacques à cette occasion, et je leur montrerai à elles seules comment tu es en moi et moi en toi, au point que tu es un petit moi.

Avançons donc. Voici le lieu de la Tentation, la rencontre avec l'Ennemi, le prince et principe de tout autre ennemi des justes – principe en ce sens qu'il est à la source de tout acte humain injuste – Les autres ennemis du serviteur de Dieu ne sont que des pantins manœuvrés par lui, ses instruments – parfois inconsciemment, et ils seraient horrifiés et se sentiraient offensés si on leur disait qu'ils le sont, car eux... oh, ils s'imaginent être dans le vrai, libres de toute pression extérieure, et sont sûrs de servir Dieu en opprimant le serviteur de Dieu que, selon leur propre définition du mot " saint ", ils jugent être pécheur -.

En quoi étaient-ils différents, ceux qui trois années durant m'ont critiqué injustement en m'accusant de péché à chaque acte

du Verbe incarné et, en moins d'une nuit, m'ont condamné comme méritant la mort ?

Eux aussi se prétendaient “ justes ” en Israël, les seuls justes, dépositaires de la Loi et de la sagesse, les défenseurs de Dieu que, en réalité, ils défendaient et aimaient si peu qu'ils allèrent jusqu'à tuer son Fils.

Eux aussi se croyaient libres de toute pression extérieure, ils s'imaginaient juger en toute indépendance alors que, en réalité, Satan les manœuvrait et déchaînait en eux la triple concupis-
cence, la convoitise de la gloire, du pouvoir et de la richesse, il les houspillait et faisait pression sur eux jusqu'à les rendre déicides.

Eux aussi prétendaient agir pour honorer et servir Yahvé en supprimant le Nazaréen sacrilège.

Le Dieu de leurs pères avait instruit directement leurs ancêtres sur le Messie à venir, il avait placé les prophéties sur les lèvres des prophètes de leur peuple, Il resplendissait en Moi, qui ne fais qu'un avec Lui dans la nature divine comme en chacun de mes actes d'homme parfaitement saint, en qui personne n'a jamais pu trouver de péché : comment donc honoraient-il et servaient-ils le Dieu de leurs pères s'ils Me persécutaient jusqu'à Me donner la mort par la croix ?

Mais c'étaient les hommes ennemis manœuvrés par le prince Ennemi, par celui qui m'attendait près du rocher désertique pour me tenter et détruire ainsi celui qui allait vaincre et anéantir son Œuvre d'homicide du fils adoptif de Dieu. Et l'Ennemi de Dieu – toujours de Dieu, même s'il tente les hommes, car, en réalité, à qui fait-il la guerre quand il combat les hommes ? À Dieu : s'il vainc l'homme qu'il assaille, il arrache un enfant au Père des cieux – et l'Ennemi de Dieu, disais-je, me tenta.

Adroitement. Oh, il sait comment il a remporté la victoire, la première fois, et il sait que, parmi tous les enfants nés d'une femme, *un seul* n'allait pas frémir devant le fruit charnel offert et vanté par le Démon luxurieux. La terre, en effet, a connu bien des héros de la pureté – les vierges, les chastes qui forment les blanches armées des cieux –, mais sous la blancheur de leur étole il y a, tels d'ardents rubis, les combats soutenus contre les élans de la chair pour rester fidèles à la pure vertu qui fit d'eux des anges en vêtements d'homme. Moi, je n'ai pas connu ce frémissement. Comment l'aurais-je pu, puisque je suis le Fils immaculé de l'Immaculée et de Dieu, et puisque je n'ai pas ouvert mon esprit aux paroles de Satan ?

À la recherche du Messie parmi les enfants nés d'une femme, c'est par ce moyen qu'il ne cessait de mettre les hommes à l'épreuve et, quand il trouva un homme qui restait impassible et sans curiosité devant ses séductions charnelles, il fut certain d'avoir trouvé le Messie, celui qui allait le vaincre s'il ne réussissait pas à l'emporter en premier. C'est alors qu'il tenta l'Homme pour faire périr le Sauveur, le Rédempteur, le Vainqueur avant qu'il ne sauve, ne rachète, ne soit victorieux du péché et de la mort. Mais au lieu de l'emporter, c'est lui qui fut vaincu.

Marie, te souviens-tu de tes tentations ? Il n'a pas suivi la même méthode pour tenter de te faire périr, toi, pour te rendre odieuse à mon regard, de sorte que je ne t'appelle pas à recevoir ma Parole pour les hommes ; puis – seconde partie de la tentation –, alors que tu étais déjà mon porte-parole, il a tenté de te faire pécher par orgueil, par désobéissance ou par mensonge, afin que périsse, non seulement ton âme, mais aussi *mon Œuvre*.

Tu penses : « Mais ton Œuvre a péri bien que je te sois restée fidèle en obéissance, humble en dépit de l'honneur que tu m'as fait, sincère jusqu'aux scrupules pour dire seulement et toujours la vérité sur ce que j'ai entendu et vu. »

Non. Mon Œuvre n'a pas péri bien que les hommes aient *parfaitement* servi l'intention de Satan de la faire disparaître. Je te l'assure : elle n'a pas péri. Elle ne le peut pas. Ma Mère et Moi veillons sur elle. Ceux qui l'ont mal protégée et mal jugée périront, mais mon Œuvre ne périt pas. Les hommes peuvent l'emporter par leurs sentiments impurs, mais pas détruire l'Œuvre de Dieu. Le châtement atteindra celui qui a péché et pêche encore. Mais mon Œuvre ne pêche pas et toi non plus. Par conséquent, elle ne périra pas.

Crois-tu en avoir fini avec les tentations ? Ne te l'imagine pas. C'est pour cette raison que je t'ai appelée aujourd'hui de cette manière (le 30 mars à 15 h 30), en te disant de me donner tes mains pour que je fasse passer en toi ma force. Je savais et je sais en effet quelle haine se déchaîne actuellement contre toi, maintenant que, pour demeurer fidèle aux quatre vertus cardinales comme aux sept théologiques, tu as déçu les hommes et vaincu une nouvelle tentation.

Ils devraient te remercier, parce que tu les empêches de pécher et d'encourir des châtements. Mais quand l'Ordre des Servites t'a-t-il donc aimée d'un amour juste, ou avec justice ? Quel membre t'a-t-il protégé saintement ? Intérêts, morgue, défiance, calomnie, mensonge, voilà ce qui s'agite dans les cœurs des uns et des autres sous l'habit noir qui les revêt. Mais Celui qui a démasqué scribes et pharisiens, Celui qui en est las – ça fait deux ans que leurs actes me donnent la nausée – les découvre et te les montre. Voici les hommes, les hommes qui t'ont déjà tellement nui, qui ont saccagé mon Œuvre, qui t'ont causé tant de souffrances, voici leur vrai visage, rancunier puisque leurs desseins sont déçus.

Rappelle-toi ! Rappelle-toi ! C'était en mars 1947, et je te disais : « Le prêtre qui met la main dans ton assiette et mange le pain que je t'ai donné – ma Parole – lève le talon contre toi et établit quelque chose d'inique dans son cœur, en pensant : “ Après cela, elle ne se relèvera pas. ” Tu vois ? Peu importe. Je

te l'ai dit et je le répète : en vérité, **être porte-parole est un accident, mais être fidèle dans la justice dure éternellement. Par conséquent il ne te faut pas t'occuper d'autre chose.**

Avançons. Reconnaissons quelques autres de mes ennemis.

Voilà, sur les rives de la mer de Galilée, ceux qui se préoccupent des morts et délaissent la Vie. Ce sont toutes les personnes prises par les soucis de la terre au point d'en perdre de vue leur juste fin, qui procurera la récompense éternelle, pour poursuivre un but qui s'achèvera ici, sur terre. Ensevelir les morts, surtout s'il s'agit de ses parents, est une bonne action, mais il est mieux de suivre Dieu qui donne vie à l'âme.

De même, publier l'Œuvre est une bonne chose, car les âmes y trouveront une vie nouvelle. Mais obéir à Dieu, à la justice, se montrer humble, prudent, respectueux du Corps mystique est mieux, parce que la vie éternelle en est la récompense, une récompense *pure* de tout mobile humain.

En vérité si la hâte actuelle de publier était motivée par une seule raison – le zèle de donner une nourriture aux âmes –, leur désobéissance serait partiellement absoute par l'infinie miséricorde divine. Mais cette hâte recèle beaucoup d'impuretés *tout humaines*, beaucoup ! Et Moi, qui suis aussi juste que miséricordieux, Je ne peux les absoudre, en vérité, d'autant plus que, alors qu'ils devraient être lumière, sel, soutien, exemple pour ton âme et celle de tes témoins, ils deviennent sources de fumée, poids, saveur qui altère le bon goût, mauvais exemple : en un mot, *scandale*. Or on connaît le jugement que J'ai porté sur ceux qui scandalisent les “ petits ”.

À ton tour, tu rencontres toi aussi ceux qui s'occupent de choses mortes et désireraient que tu fasses de même ; moins héroïques que ceux du lac, ils ne savent *pas* suivre mes pas qui tracent le juste chemin, et s'attardent avec une affection impure à

caresser des choses mortes. Ce n'est pas de cette façon que l'on obtient du ciel le miracle de leur résurrection. Marie de Magdala, la grande pécheresse et la grande convertie, l'humble mère du défunt de Naïm, Jaïre, le chef de la synagogue, crurent aveuglément à mes paroles et ne voulurent pas agir par eux-mêmes *mais me laissèrent faire* ; ils suivirent avec confiance les ordres que je leur donnais et obtinrent la résurrection de leurs morts. Mais ceux qui veulent te faire accomplir des actions que je te *déconseille* d'accomplir sont-ils plus savants que Dieu, plus puissants que moi ?

Passons outre sans nous soucier des murmures que ma réponse au fils du père défunt suscite chez ceux qui ont assisté à l'épisode. Ce sont des murmures de voix humaines, donc négligeables.

Nous voici dans ma ville de Nazareth. Là aussi, j'étais un Maître et j'y ai accompli des miracles. Néanmoins, *elle ne m'aime pas* et, « à cause de l'incrédulité des Nazaréens, le Christ n'y accomplit pas beaucoup de miracles ». Ses habitants ne m'aiment pas et, quand je leur annonce la vérité par amour pour ma ville que je voudrais voir sainte – *la vérité révélée au pécheur pour le tirer de son erreur est toujours charité, et des plus élevées* –, ils ramassèrent des pierres pour me lapider et, après m'avoir entraîné au sommet de la montagne, ils cherchèrent à me faire périr.

Toi non plus, tu n'es guère aimée dans ce qui devrait être ta ville (l'Ordre des Servites de Marie) et, à cause de leur incrédulité, tu ne peux fournir l'autre miracle des explications des Épîtres pauliniennes, que Moi seul puis rendre claires, en pleine vérité et conformité à la pensée de Paul.

Ils te lapident et voudraient te jeter à terre parce que tu dis la vérité. Les pierres te blessent, bien sûr, mais n'arrivent pas à te faire tomber *parce que tu passes avec Moi* au milieu d'eux. Et, à moins qu'ils ne changent, non seulement tu passeras avec Moi,

mais avec Moi tu partiras loin d'eux. Il ne manque plus que quelques gouttes à peine de leur mauvais liquide pour faire déborder la coupe de leur incrédulité, de leur manque d'amour, et de ma patience. Si elle doit être pleine, je t'emmènerai loin d'eux, pour t'offrir du moins une mort paisible entre les bras de l'Amour, sans que les hommes ne viennent troubler ta dernière heure par leurs cris et leurs mauvaises actions.





Les faux amis

Mais avançons encore, à la rencontre des faux amis.

Qui sont-ils ? Ce sont les scribes, les pharisiens, les saducéens, les hérodiens qui m'invitent à leurs banquets pour mieux nous critiquer ensuite, mes disciples et moi, sous prétexte qu'ils n'ont pas accompli les purifications extérieures ; ou bien ils maugréent parce que je pardonne à la pécheresse qui les a surpassés en m'apportant ces réconforts en usage chez les juifs que, eux, ils ne m'avaient pas offerts ; ou encore, ils m'interrogent sur des questions légales ou spirituelles et se montrent désireux d'apprendre mais, en réalité, ils nourrissent l'espoir de pouvoir me prendre en faute ; d'ailleurs, mes réponses de Sagesse incarnée et de vrai fils de la Torah ne sont jamais parvenues à les persuader que j'étais le Messie prophétisé. Elles ont au contraire servi à fabriquer les chefs d'accusation contre Moi, dans la nuit du jeudi au vendredi.

Les voilà ! Ceux qui me demandent pour quelle raison mes disciples ne se lavent pas avant de passer à table oublient qu'un des leurs, Simon le pharisien, n'avait pas voulu me donner de quoi me laver et me parfumer, selon l'usage en Palestine, quand il avait désiré que je sois son hôte : au contraire, il avait marmonné intérieurement à la vue de l'acte réparateur de la femme repentie ; réparateur, dis-je, de ses fautes à elle, mais aussi de celle de Simon le pharisien.

Les voilà, ceux qui m'interrogent sur le divorce, ceux qui me tentent sur le tribut à verser à César pour obtenir un chef d'accusation contre moi à porter à Pilate... Ah, ces accusateurs hargneux qui veulent me voir mort, mais ne voudraient pas que mon martyre soit illégal !

Les voilà, ceux qui traînent la femme adultère à mes pieds dans une intention chargée de duplicité...

Ceux qui se scandalisent quand je purifie la Maison de mon Père devenue lieu de troc, d'usure et de marché.

Ceux qui feignent de mal comprendre la seconde vie de la chair après le Jugement dernier, la résurrection, pour voir si je dis une hérésie.

Ceux qui me font demander spécieusement quel est le plus grand précepte.

Ceux qui disent avoir besoin d'un signe pour pouvoir croire en moi. Ont-ils donc cru après l'avoir obtenu ? *Non*. Tout comme ils ne te croient pas, toi, ne t'ont pas crue et ne croiront jamais vraiment, même s'ils prétendent croire que tu es mon porte-parole et que les leçons de l'Œuvre proviennent de la Sagesse, ceci pour te tromper sur leurs véritables intentions ; ou alors ils croient, ont cru et croiront de manière instable, et seulement quand la force de certains témoignages les fera plier à terre comme ces arbres fiers ployés par un ouragan ; ils resteront prêts à se redresser et à renier leur foi passagère aussitôt que la puissance de Dieu n'exercera plus de pression sur eux et que son éclat ne flamboiera plus peureusement devant eux.

Des amis, eux ? Non ! Les amis ne tourmentent pas par des questions oiseuses pour voir s'ils arrivent à induire en erreur, étant donné qu'il n'y a pas d'erreur dans les écrits.

Les amis ne reprochent pas des fautes non avérées tout en sachant parfaitement qu'ils devraient être eux-mêmes réprimandés pour leurs mauvaises actions, qu'ils ont accomplies et accomplissent encore *en toute connaissance de cause*.

Les amis ne se mettent pas en position de critiquer les actions des autorités et de se rebeller contre elles, en altérant la vérité

pour mieux leur dénoncer après coup les rebellions et critiques suscitées à leur instigation par leurs paroles tendancieuses.

Les amis ne se rebellent pas quand un juste zèle balaie comme ordure et trafic indigne ce qui occupe leur âme profanée par la sensualité de l'esprit.

Les amis ne feignent pas de mal comprendre les explications claires pour élever des objections dans l'espoir de te prendre en flagrant délit d'hérésie.

Les amis ne tournent pas des actions illicites en trahison pour prétendre ensuite que leur ami en est complice.

Les amis ne décrivent pas leur ami comme un fou ou un possédé, un menteur ou un sournois.

Tout cela, les *véritables* amis ne le font pas. Tes faux amis sont-ils donc des amis ? Non, ce sont des tentateurs, des calomniateurs, des dénégateurs. Ils sont rusés, voleurs et menteurs. Ils attendent à ta vie qu'ils minent par leurs actes, à l'Œuvre à laquelle leurs actions nuisent, et sont par conséquent des homicides et des destructeurs impunis... Non, pas impunis : ils pouvaient l'être tant que durait ma patience... pas après qu'elle est épuisée.

Ils sont sans charité, et donc sans Dieu. S'ils sont attentifs – comme et plus que les anciens stratèges du Temple –, ce n'est pas par amour respectueux de la sainteté du Seigneur – le *véritable* Chef du Temple –, mais pour chercher une raison susceptible de convaincre les simples de péché. Ils sont toujours prêts à affirmer ce qui n'est pas vrai, à altérer les choses, à ajouter ou à soustraire, préparant dans leur cœur quelque impur dessein.

Je les qualifie de “concupiscent”. En tant que tels, ils se situent à l'intérieur de deux des trois branches de l'arbre maudit né en l'homme de la semence du fruit interdit. Ils le sont par la concupiscence des yeux, car c'est une curiosité malsaine et l'ava-

rice qui les ont poussés à s'occuper de toi ; or la concupiscence des yeux est curiosité et avarice.

Ils le sont aussi par la concupiscence de l'esprit, autrement dit l'orgueil de la vie, pour rendre plus clair à tes yeux cet aspect de la concupiscence humaine. Celle-ci provient de l'égoïsme qu'un amour-propre effréné a suscité en eux au point de se croire semblables à Dieu, ou même de pouvoir imposer à Dieu de faire ce qu'ils désirent, tout comme ils essaient de toutes leurs forces d'oppresser et de faire plier leur prochain pour qu'il devienne un esclave qui les serve et les craigne sans oser réagir contre leur violence à peine voilée.

À cette maudite branche de la concupiscence mentale pendent les fruits empoisonnés de la vanité qui, par une estime de soi désordonnée, exige éloges et remerciements de chacun ; les vaniteux s'imposent à tous sous l'aspect hypocrite de saints destiné à masquer la sombre vérité de leur âme concupiscente. Chez eux, l'orgueil de la vie éteint la Vie, qui est la gloire véritable et sans fin, fait passer Dieu après soi-même et transforme l'homme – qui devrait être au service de Dieu – en un rebelle à la loi divine au service de la loi du péché.

Je les abhorre davantage que les ennemis déclarés qui ont le courage de se montrer sous leur vrai visage, en sachant qu'ils seront jugés sévèrement par les bons pour cette raison. Je n'aime pas les serpents qui s'enroulent autour des branches en fleurs pour dissimuler leur véritable aspect et mordre sans que la victime ait le temps de se défendre.

Je hais l'hypocrisie encore plus que la violence homicide. Car la première assassine, non seulement un corps et une vie humaine en défiant la rigueur des lois, mais elle tue aussi – du moins elle tente de le faire – le renom, l'estime, la réputation d'un juste, parfois pour toujours sur la terre ; l'hypocrisie est une meurtrière impunie qui, sans verser le sang, est pire qu'un bourreau, une meurtrière que Dieu couvrira de punitions. Mais quel mal elle fait

avant d'être punie par Dieu ! Que de bien elle détruit ! Combien de souffrances elle causé !

Regarde autour de toi. Tu vois tes faux amis. Tu les connais désormais sans doute possible. Sois ferme, comme je le fus, pour résister sans appliquer la loi du talion, mais aussi sans t'abaisser à transiger avec eux pour obtenir la paix *terrestre*. Ce serait une double erreur. En effet, ton indulgence confirmerait dans leurs âmes leurs mauvaises conclusions à ta charge. En outre, non seulement ils ne seraient pas tes amis sur terre, mais tu perdrais même l'amitié éternelle de ton Ami éternel : ton Jésus. Je te le dis : sois ferme, ne te venge pas, pardonne même, sans céder le moins du monde à leurs desseins. Et pardonne. Pardonne. Dieu fera le reste.

*Ex 21,23-25
Lv 24,17-20
Dt 19,21
Mt 5,38*



– IV –

Les amis instables

Parcourons d'autres régions, à la rencontre d'une autre sorte d'ennemis cachés : ceux que j'appellerai “ les amis instables ”. Ceux-ci sont séduits par un miracle, par l'éclat de la vérité et de la puissance, par le rêve d'un espoir, par des espérances de triomphe. Ils me suivent tant qu'il n'y a pas de danger, prêts à partir le lendemain s'ils considèrent qu'il n'est d'aucune utilité pour eux de me suivre, ou même que cela peut leur nuire.

Quel est le premier d'entre eux, non pas dans l'ordre chronologique mais selon la gravité de son péché ? C'est Pierre : le premier des apôtres, la pierre sur laquelle je fondais mon Église. Il était si prêt à me suivre, si audacieux pour me défendre, pour annoncer la vérité sur moi ! Et ensuite ? Le voilà lâche, menteur, traître en esprit de son Jésus. « Je ne connais pas cet homme. Je ne suis pas de ses disciples. »

Mt 26 69-74

Mc 14,66-71

Lc 22,54-60

Jn 18,25-27

En vérité, en vérité je te dis que, à *ce moment précis*, Pierre fut plus lâche que Judas. Judas eut en effet l'audace d'accomplir son forfait et, bien qu'il sache qu'il se dévoilait dans toute son horreur et que, aussi longtemps que le monde durerait, il allait lui marquer son mépris, il défia tout et vint en présence d'une foule dont il ignorait les réactions me désigner aux bourreaux. Par cet acte il reconnaissait être mon disciple, il ne nia pas qu'il l'était, il fut et voulut être connu comme “ le traître ” et “ le déicide ”.

En revanche, Pierre n'eut pas le courage de dire : « Je suis son disciple, je le connais. » Il aurait dû ajouter : « Et je professe qu'il est le Juste, comme il convient au vrai Fils du vrai Dieu. Il n'aurait fait que rendre hommage à la vérité, à cette vérité en

laquelle il avait toujours cru tant que cela n'était pas dangereux, à cette vérité qui était une gloire pour lui aussi, puisque c'est un honneur de suivre et d'aimer les justes, et un immense honneur d'être disciple de Dieu. » Mais il a renié...

Son Maître fut alors traîné devant le sanhédrin en tant que malfaiteur, sacrilège, démon. Il était dangereux de s'opposer au sanhédrin et d'aller à l'encontre d'une foule en révolte contre ce qu'elle acclamait la veille encore. Il faut de l'héroïsme pour défendre une personne tombée en disgrâce. Or l'héroïsme provient d'une vie intérieure fortement nourrie de charité, autrement dit soutenue par l'union à Dieu, et par une foi amoureuse et assurée en l'Ami.

Pierre n'est pas encore confirmé dans la charité et dans la grâce. Pierre est encore “ l'homme ”, et de l'homme il possède l'égoïsme et la lâcheté, la foi instable, l'amitié versatile. Il pense à se défendre de dangers possibles, non pas à défendre son Ami, ne serait-ce que par la parole. Il laisse ses ennemis et ses témoins achetés être les seuls à parler de lui. Il n'élève pas le moindre mot franc et juste contre leurs mensonges. Voilà comment pierre lui aussi, qui, à peine quelques heures plus tôt avait plongé son pain dans mon assiette, s'était nourri de moi et avait professé, être prêt à donner sa vie par amour pour moi, lève son talon contre moi en me reniant par ces mots : « Je ne le connais pas. »

Pourquoi Pierre a-t-il commis ce péché, lui qui était déjà désigné comme le pontife de l'Église à l'aube de sa fondation ? Parce qu'il était encore “ l'homme charnel ” que l'épreuve et le repentir n'avaient pas encore pu convertir à “ l'homme intérieur ”. Pourquoi Dieu a-t-il permis ce péché du premier pontife de l'Église du Christ ? Parce que « quand il serait revenu, il devrait confirmer ses frères » : en d'autres termes, le souvenir de sa *propre* faiblesse alors qu'il s'était nourri trois années durant de mon amour et de ma sagesse, devait l'aider à savoir juger avec une vraie justice les fautes de ses agneaux, sans l'intransigeance d'un vieil israélite ni les faiblesses d'un prêtre imparfait, car ils

seraient toujours moins coupables que lui, pour la simple raison qu'ils ne s'étaient pas directement nourris de ma Parole. Un autre motif était que, à l'exemple de Pierre qui pécha, fut pardonné et, une fois humilié et repent, devint “ homme intérieur et saint prêtre ”, vrai père et pasteur des enfants de Dieu et des brebis de mon troupeau, tout pontife soit, à l'instar du premier Pierre, juge et père, sans intransigeance ni faiblesses, bon pasteur, *un autre moi-même*, afin que mon troupeau ne périclite pas et que mon enseignement ne soit pas foulé aux pieds.

Autres amis instables : les disciples qui abandonnèrent leur Maître après le discours sur le Pain du ciel. Pourquoi ceux-ci l'ont-ils abandonné ? Parce que Jésus les appelait à suivre le Christ, non pas selon les impulsions de la chair, mais selon les élans de l'esprit, autrement dit en régénérant le vieil homme, né à nouveau en tant qu'enfant de Dieu pour avoir cru en moi et m'avoir accueilli. Jn 6,66

N'avais-je donc pas dit à la Samaritaine : « L'heure vient où les vrais adorateurs adoreront le Père *en esprit et en vérité* » ? Et à Nicodème : « Celui qui ne renâtra pas dans l'esprit ne possèdera pas le Royaume des cieux » ? Or la femme à la vie impure, de religion schismatique, accueillit ma parole et, à partir de cet instant, adora Dieu en esprit et en vérité. Le grand Nicodème, lumière du sanhédrin, accueillit mon invitation et renaquit, au point d'être ouvertement mon ami alors même que Pierre me reniait. Pourquoi n'aurais-je donc pas dû réprimander les disciples qui me suivaient pour trop de choses qui tenaient de la vanité, mais non de l'esprit et de la vérité ? Jn 4,23
Jn 3,5

Mais ils possédaient l'orgueil d'être “ les disciples ” et, présumant que cette raison leur valait d'être déjà établis dans le Royaume, ils se révoltèrent contre leur Maître et voulaient agir en maîtres à mon égard, dans une discussion qui révélait chez eux une foi en moi *mal* assurée, une formation imparfaite et, plus grave, une volonté de *ne pas* être perfectionnés par moi. C'était l'antique péché qui resurgissait, toujours le même. L'Esprit du

mal leur chante son refrain habituel, et ils lui font bon accueil, ils se prennent pour des *dieux*, ils estiment pouvoir se passer de maître, et ils s'en vont. Et ils s'en vont ! Où ça ? Là où vont tous ceux que leur orgueil entraîne, que la loi de la chair enivre : loin de la voie et de la proximité de Dieu.

Mt 19,16-22
Mc 10,17-22
Lc 18,18-27

Bien moins grave est l'instabilité du jeune homme riche qui, bien qu'attiré par le Maître, l'est aussi par les richesses et qui, pris entre deux courants opposés, préfère s'abandonner au plus commode : profiter des richesses.

Le cas de Cuza en est un autre exemple, mais plus grave parce que l'instable est ici une personne qui avait obtenu de moi un grand miracle et m'avait approché à plusieurs reprises. Lui aussi est en ma faveur, aussi longtemps que dure le souvenir de ses angoisses pour sa femme malade et que sa *véritable* amitié pour moi ne risque pas de mettre en péril sa place à la cour. Mais lorsque Hérode ne m'a plus craint – j'étais devenu à ses yeux humains le vaincu, le lépreux, le fou, le maudit, le renégat du Temple et de la nation –, s'est même senti offensé par mon silence et éprouva une forte haine pour moi, alors Cuza, qui avait déjà prêté son concours au piège de mes ennemis en m'attirant chez lui pour le banquet au cours duquel on m'offrit sournoisement le royaume – le royaume humain et méprisable –, il prit position contre moi jusqu'à punir sa femme de m'être fidèle. Ni ma résurrection ni aucun autre miracle n'ont pu le convertir. L'homme aveuglé par de fausses valeurs, qui abandonne ce qui est sûr et éternel pour la faveur momentanée d'un roi et la puissance fugace d'une charge à la cour !

Combien de ces disciples de ce qui procure un honneur éphémère, de ce qui enchaîne même la liberté de l'âme et de l'esprit de vouloir et de juger, que de serviteurs – ou même d'esclaves – de leur orgueil je compte au nombre de mes disciples !

Voilà qui étaient mes amis instables. Reconnais-tu en eux la figure des tiens ?

Voilà quels sont ceux qui, après avoir senti leur prestige grandir du fait qu'ils étaient tes amis, sont prêts à déclarer : “ Je ne me soucie pas de cette personne. Je ne la connais pas et ne veux pas la connaître. ”

Voilà quels sont ceux qui t'ont témoigné de l'amour tant qu'ils ont espéré que ta lumière allait les auréoler de gloire et que tes efforts allaient leur être utiles, mais dont les véritables sentiments se sont révélés lorsque ta lumière a paru se voiler à la suite d'un jugement provoqué davantage par eux-mêmes et par leurs actions – toujours contraires à mes conseils – que, par tout autre motif ; et aujourd'hui, non, ils ne te témoignent aucun amour.

Voilà quels sont ceux qui ont attendu pour se prononcer... parce qu'il leur manquait le courage charitable de te soutenir tant que ton triomphe ne serait pas assuré.

Voilà quels sont ceux qui, entre les richesses injustes et la vraie richesse de servir Dieu à travers son instrument, ont préféré la facilité des premières, pour éviter tout ennui...

Voilà quels sont ceux qui, après avoir tant obtenu de toi et de moi, abandonnent l'amitié du Roi des rois et de celle qui lui est fidèle pour plaire à leur roi intérieur ; après t'avoir offert une auréole de paille et de fleurs qui, si elles le sont encore aujourd'hui, seront demain du foin puis plus *rien*, ils s'en prennent à toi parce que tu la refuses, lui préférant la couronne d'épines de la perfection et de la gloire éternelle, et ils te ceignent d'une couronne de railleries...

Ah, laisse-les faire ! Laisse-les partir ! Il est dit : « Malheur à ceux qui sont seuls. » Mais mieux vaut être seule que d'avoir des amis qui incitent à faire le mal. Mieux vaut être couronnée de railleries, qui tomberont comme feuilles mortes – ce qu'elles font déjà, d'ailleurs –, que de porter une fausse couronne qui ne trompera que les sots et les personnes charnelles. Cette heure sombre sera celle qui t'apportera la lumière parfaite ici et dans l'au-delà. Je te l'affirme.

Qu 4,10



Les amis traîtres

Venons en maintenant aux amis traîtres. Judas en est le parfait exemple. Mais tous ceux qui, après avoir reçu toutes sortes de bienfaits, se livrent à de fausses accusations sont ses disciples. J'en ai eu. Tu en as.

J'en ai eu un modèle parfait en celui qui était avide d'argent et dont les desseins orgueilleux furent déçus. Toi de même.

Pour moi, il m'était aussi cher qu'un frère. Toi de même. Il m'a trahi par un signe d'amour. C'est avec de faux signes d'amour qu'ils t'ont trahie.

Il prétendait croire en moi, et m'a désigné comme étant un démon. À toi aussi, ils t'ont affirmé croire que tu étais un instrument de Dieu, mais lorsque, pour l'être réellement, tu t'es opposée à leurs desseins, ils te dirent – et encore aujourd'hui – que tu étais l'instrument de Satan.

Il se prétendait séduit par ma sagesse, mais il m'a ouvertement traité de fou quand la déception et la colère concernant les intentions de son cœur et à la suite de leur découverte, le transformèrent en ennemi de l'Ami divin. De même, ils t'ont dit être séduits par la Sagesse qui parlait en toi et faisait de toi son porte-parole ; mais aujourd'hui, déçus et découverts, ils prétendent que tu es démente, anormale à la fois par une tare congénitale et à cause des maladies qui n'ont fait qu'aggraver ton imperfection mentale.

Il m'a incité à pécher parce qu'il ne pouvait admettre que je sois supérieur au péché, en tant que Dieu et homme juste, par-

faitement juste, volontairement juste. Ils t'ont incitée à pécher, pas de la même façon que Judas, mais dans le domaine qui leur tenait à cœur, et cela dans le double but de parvenir à leur dessein utilitaire et orgueilleux et d'obtenir une preuve valide qui permette de te faire juger coupable, dans le fol espoir que, une fois que tu serais éliminée, un gain plus important et plus libre leur reviendrait, ainsi qu'une bonne raison de s'enorgueillir.

En vérité, les trente deniers furent la pierre que Judas se mit au cou pour se précipiter dans l'abîme, et son fol espoir de triompher d'une manière ou d'une autre – puisqu'il n'avait pu être le “ grand personnage ” du Christ roi d'Israël – fut la corde par laquelle il se suicida, se privant ainsi à la fois de la Vie et de la vie ; il était mort, mort, mort pour l'éternité, satan, satan, satan pour l'éternité ; il devenait le second Lucifer pour Dieu le Fils, comme le premier Lucifer le fut pour Dieu Père, Fils et Esprit Saint, tous deux rebelles, orgueilleux, avides et tous deux foudroyés, l'Archange et l'apôtre, par la justice divine.

Quelle différence aujourd'hui ? En vérité, si ta prière n'avait pas intercédé pour leur donner le temps de se convertir, la punition serait déjà tombée du ciel. Les autres se comportent à ton égard comme Judas : pour obtenir une justification à son acte inique, il tenta par tous les moyens de me faire passer pour un pécheur, ce qui lui permettait d'apparaître, lui, comme *un juste qui, à son corps défendant*, agit contre son ami pour honorer Dieu, afin de convaincre les incertains que j'étais un faux Christ, renforcer mes adversaires, et porter ainsi à son terme son rêve fou.

Elle est venue, l'heure que je t'ai prophétisée il y a deux ans. Il te suffit de relire mes paroles pour savoir où elles en sont, sans que je poursuive ce parallèle qui t'angoisse et me donne la nausée.

Une autre arme est employée par ceux qui ne sont pas justes et n'ont pas le courage de subir les conséquences de leurs injustices : par des larmes et des appels spécieux aux affections, ils essaient de faire taire les paroles ou d'arrêter les actes de ceux qui accomplissent bien leur mission, ce qui ne plaît pas aux imparfaits.

Quel piège sont les affections ! On me tentait de ne pas être le Christ en me représentant les angoisses de ma Mère et mon devoir de fils selon la chair. On connaît ma réponse : « Ma Mère et mes frères sont ceux qui font la volonté de Dieu. » Cette volonté m'importait plus que ma Mère. Pour tous les vrais enfants de Dieu, cette volonté doit passer avant toute autre chose, qu'elle soit douce ou amère comme la coupe de Gethsémani et l'éponge imbibée de vinaigre de la croix.

Toi aussi, ils voudraient te faire taire ou abandonner la voie que tu as prise en invoquant l'amour qu'ils ont montré et les efforts qu'ils ont faits pour toi et pour l'Œuvre. Non : ce ne sont ni de l'amour ni des efforts faits par amour pour toi. L'amour est respect et compréhension, il est désir de ne faire ni tort ni peine à la personne aimée. Leurs actes ont beau t'attrister de mille manières, tu les aimes, tu veux les sauver, faire en sorte qu'ils ne souffrent pas, et tu les défends comme s'ils étaient tes enfants... Oh, pauvre Maria qui n'as pas encore connu le fin fond de leur cœur ! Ils prétendent t'aimer, ils te rappellent leur soi-disant amour, mais ils le mentionnent pour paralyser en toi des paroles et des actes qui pourraient leur être cause de punition, bâillon ou chaîne qui étrangle leurs paroles et entrave leurs nouvelles actions.

Ne te laisse pas impressionner et que rien ne te fasse te plier à des compromis dont tu te sentirais ensuite malheureuse. Ne te réjouis pas de leurs larmes plus ou moins sincères, ni de leurs témoignages d'affection plus ou moins sincères, mais aussi que ces larmes et ces témoignages ne te retiennent pas d'agir selon la justice. Ne sois même pas retenue par une peur illogique de

manquer à la charité, une fois qu'auront été vainement épuisées toute patience et toute persuasion.

Mt 18,15-17

J'ai enseigné: « Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul ; s'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi un ou deux autres, pour que toute affaire soit décidée sur la parole de deux ou trois témoins. S'il refuse de les écouter, dis-le à la communauté ; et s'il refuse d'écouter même la communauté, qu'il soit pour toi comme le païen et le publicain. »

Voilà pourquoi je t'ai choisi des témoins, depuis des années. Et je te dis maintenant qu'ils doivent entrer effectivement en action, par leur présence et en parlant en ta faveur, afin que ceux qui abusent de ta patience, de ta bonne éducation et de ton respect de l'habit sacerdotal se sentent mal à l'aise avec d'autres que toi...

Ce n'est pas manquer de charité que d'être juste envers les coupables, et juste en pratiquant la justice en chaque acte. Ai-je donc manqué de charité envers ma Mère en pratiquant cette justice héroïque qui consistait à faire *toute* la volonté de mon Père ? Non, en vérité. Au contraire, en agissant ainsi j'ai fait de l'Immaculée la Co-rédemptrice. Je lui ai ceint la tête de cette seconde couronne glorieuse qu'elle n'aurait pas eue sans cela. Elle ne l'a d'ailleurs pas refusée, bien que ce soit une couronne de souffrance démesurée. Regarde-nous : je suis le Fils qui ne renie *pas* sa Mère tant aimée mais place en premier lieu la volonté de Dieu, parce que celle-ci doit avoir la préséance sur tout amour, volonté ou droit humains. Et regarde la Mère qui ne retient *pas* son Fils d'accomplir la volonté pour laquelle il a pris chair. Revêts ton cœur de notre héroïsme et agis avec une véritable charité.

La patience et même la charité deviennent bêtise quand elles ne sont pas unies à la justice. Lorsque j'ai vu qu'on dépassait les bornes au-delà desquelles la patience et la charité deviendraient

complicité et injustice, moi qui suis le Patient parfait, je me suis séparé des coupables sur des paroles sévères. Aucun amour, aussi grand soit-il, ne peut permettre le méfait de l'être aimé. Souviens-t'en. Souviens-t'en. Il faut agir, puis prier pour la rédemption des coupables. Mais il faut agir, toujours. Ne pas le faire re-viendrait à accepter d'être leur complice.



Les vrais amis

Et maintenant que nous avons passé en revue les prémisses lointaines et proches de notre passion puis fait le portrait – en particulier spirituel – de nos ennemis, arrêtons-nous pour contempler nos rares amis, avant de nous plonger dans la Passion proprement dite.

J'avais bien peu d'amis, et encore moins parmi les prêtres et les docteurs. Mais ces derniers étaient de bons amis. Jaïre, Joseph et Nicodème en faisaient partie, avec quelques autres dont le bon scribe.

Et puisque je suis juste, j'y inclus le grand Gamaliel, même si cela peut paraître étrange aux personnes superficielles. Sa réelle justice entraîna son absence lors de ma condamnation. C'était un acte grand et sérieux à *ce* moment précis et devant *cette* assemblée-là. Je m'en suis souvenu dans mon cœur tourmenté par tant de haine, de trahison, par la faute de tout un peuple, de mon peuple – que j'ai enseigné, pour qui j'ai fait des miracles, que j'ai aimé –, par la faute de mes disciples et, plus encore, de mes élus, alors dispersés puisque leur Pasteur était pris... Tous étaient contre moi, excepté quelques rares personnes ! Mon peuple ! Ma Jérusalem ! Je me suis souvenu du geste de Gamaliel, du plus grand rabbin d'Israël, juif jusqu'à la moëlle, fermement attaché aux traditions et même barricadé dans le jaspé inattaquable de l'ancienne doctrine, mais un juste toujours.

Il n'était ni mon ami ni mon ennemi tant que j'étais libre et fort. Il attendait un signe pour croire que j'étais bien le Messie. Mais lorsqu'il me vit injustement traité en malfaiteur et bien qu'il ne croie pas encore que j'étais le Christ, il sortit toutefois de sa

réserve pour rappeler à la légalité les juges ivres de haine. S'il avait été capable de donner un caractère de justice à sa foi ferme dans les paroles lumineuses d'un enfant sage lors d'une lointaine Pâque, il se serait trouvé sur le Golgotha aux côtés de Joseph et de Nicodème. Mais sa foi trop entravée fut un obstacle pour voir la vérité.

Tu connais toi aussi des personnes qui, à cause d'une trop grande rigidité de leur foi, se créent à eux-mêmes des obstacles qui les empêchent de voir la vérité, à ton sujet comme à l'égard de l'Œuvre. Ils attendent un signe, comme Gamaliel. Néanmoins, compte-les toujours au nombre de tes amis, même s'ils ne paraissent pas l'être parce qu'un excès de justice les rend lents à reconnaître la vérité. Prie également pour qu'un tremblement de terre céleste déchire à leurs yeux le triple voile étendu sur le saint des saints de leur esprit juste bien qu'entravé, leur permettant ainsi de *voir* la vérité sur l'Œuvre et sur toi, mon porte-parole ; ainsi nos efforts, à moi qui dicte et à toi qui écris, n'auront pas été vains.

Passons maintenant aux amis laïcs, plus nombreux bien qu'en apparence moins saints puisque laïcs, et même originaires de régions considérées comme “anathèmes” par les “saints” d'Israël.

Lazare, mon ami de toutes les heures et de toutes les circonstances, et ses sœurs ; les habitants des régions côtières, des montagnes et du lac ; ceux de Samarie, meilleurs, dans la plupart des cas, que mes propres concitoyens ; ceux d'Ephraïm, qui se sont montrés hospitaliers envers le Persécuté en qui ils crurent sans exiger de signe.

Tu as toi aussi trouvé chez les laïcs des personnes qui surent croire sans exiger de signe, ce signe que réclament, sans mau-

vaise volonté mais par une prudence excessive, d'autres personnes non laïques. Or tu leur as donné ce signe, s'ils savent le voir, aux uns – les justes – comme aux autres, qui te font tant de mal parce qu'ils ne sont pas justes.

Voici quel est ce signe : **c'est ton respect de l'Église, qui constitue une preuve certaine que je suis ton Maître** ; en effet, si c'était un esprit trompeur qui t'instruisait, tes actes auraient été différents car, en vérité, les Ténèbres ne peuvent enseigner le respect de la Lumière, et le démon ne serait plus le démon s'il enseignait le bien aux âmes.

Et en voici un autre : mes paroles d'il y a longtemps se sont vérifiées, alors qu'elles t'étaient incompréhensibles – même pour toi – tant les événements décrits semblaient impossibles. Mais c'était la vérité, comme tu as pu le constater avec amertume. Dieu seul prédit la vérité, Satan toujours le mensonge. Il trompe pour détruire. **Dieu ne trompe pas, mais il instruit ses bien-aimés pour les préparer à supporter l'amertume de la déception et leur apprendre comment se comporter.**

Et encore ce signe : **tu sais concilier charité et justice, sans haïr, en pardonnant même, mais sans céder jusque sous le poids d'insultes ou d'accusations, au beau milieu d'un tourbillon de stratagèmes qui t'atteignent et t'encerclent de toutes parts.**

Enfin, celui-ci : tu as su résister à toutes les tentations...

Ah, la triple tentation t'est à nouveau présentée, non par Satan, cette fois, mais par les hommes, par ceux qui voudraient bien te qualifier de satanique ; or ce sont eux ses serviteurs puisqu'ils te tentent, et parce qu'ils sont rebelles, avides, orgueilleux, menteurs. Cette triple tentation t'est présentée vers la fin comme au début, et toujours pour te faire déchoir de l'amour de Dieu et devant le jugement des hommes. La loi qui les domine – qui n'est pas celle d'un homme spirituel – les rend tellement

fous qu'ils ne considèrent même pas que ta déchéance signifierait la “ fin ” de tous leurs rêves de profit, d'honneur et de prétentions, ces rêves qu'ils auraient voulu voir se réaliser en toi pour parvenir, *eux*, à l'accomplissement de leurs chimères. Profit-gloire-prétentions de plier Dieu et l'Église à leurs exigences, comme le pain offert à ma grande faim après le jeûne, comme les royaumes que le Séducteur éternel m'a présentés, comme l'idée que le Père devait sauver son Fils imprudent qui, par présomption, se serait jeté du plus haut pinacle du Temple.

Ne sois jamais présomptueuse, Maria, au grand jamais. Dieu est Père et il pourvoit. Mais il ne soutient pas les sottises et les présomptions. Dieu t'aime tant ! Mais que cela ne t'incite pas à présumer pouvoir tout oser. Dieu t'aide et t'aidera toujours, mais à la condition que tu demeures sa fille et sujette fidèle avec amour.

Si demain tu relevais le front contre ton Dieu, poussée par l'orgueil de te sentir tant aimée, il t'arriverait ce qui est arrivé à Lucifer, à Adam, à Judas ; n'ayant plus que des pensées privées de grâce dans ta tête foudroyée, tu t'en irais, non plus sur des voies lumineuses de charité, de vérité et de justice, mais par de sombres sentiers, remplis de voix et de puanteurs de chair et de sang, de voix et de puanteurs de Satan, ce perpétuel tentateur de l'homme qui, s'il n'y veille pas attentivement, devient sa proie, puis une âme morte à la grâce, un habitant assuré du royaume qui n'est pas celui du ciel.

Par cette triple tentation renouvelée, tu as connu et connais de nouveau ton heure de Gethsémani la plus douloureuse ; et si tes membres n'ont pas sué le sang, ton cœur l'a fait. Car Gethsémani, c'est cela : le combat que *je* mène entre la volonté proposée par Dieu et celle que Satan, les hommes, ou la partie inférieure de *l'être* proposent. Ces trois derniers poussent en effet l'homme à préférer l'amour charnel et à se soucier de leur plaisir et de se satisfaire eux-mêmes, au lieu de préférer ce qui procure un plaisir surnaturel et impérissable ; or un tel plaisir surnaturel et éternel ne se conquiert ni en favorisant *l'être* charnel ni en acquiesçant

aux voix du monde et de Satan, mais par une vie de sacrifice et de vertu car, toujours, vertu et sacrifice vont de pair et se trouvent là où il y a obéissance à la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit.

Ce combat entre volonté divine et volonté d'en bas nous pressurent comme des grappes dans le pressoir, nous écrasent comme les olives dans le pressoir à huile, nous broient comme le blé pris entre les pierres de la meule. Mais de même que le raisin se perpétue en devenant vin ou l'olive en devenant huile, de même que le blé sera utile s'il devient farine, c'est grâce au sacrifice et par le sacrifice que l'homme devient citoyen du Royaume éternel, après avoir servi à ses frères par son exemple héroïque.

Cette immolation continuelle dans un but surnaturel est douloureuse. Je le sais. Je l'ai connue, et dans une mesure que moi seul ai vécue, avant toi. Or l'inertie obtuse des hommes contribue à la rendre d'autant plus douloureuse car, au lieu de nous soutenir de leur amitié aux heures du combat le plus féroce, ils dorment, nous abandonnent ou encore – ajoutant la peine à la peine, la torture à la torture – ils nous trahissent après s'être rassasiés de nous, de nos prières, de nos paroles, de notre amour ; en réponse à notre charité, ils nous offrent l'ingrate morsure du serpent qui se venge de celui qui l'a recueilli et réchauffé sur son cœur, l'empêchant ainsi de nuire, certes, mais aussi de mourir. Mourir spirituellement, dans notre cas...

Ah, lorsque, en pensant au saint précepte du double amour, le plus grand des amours est donné à ceux qui ne sont pas ouvert à l'amour, il se change en ressentiment qui blesse le donateur. La fidélité à Dieu nous rend infidèles à nos amis jusqu'à faire d'eux nos bourreaux. Mais supporte-le. Tout contribue à parer plus richement ta robe nuptiale. Tout : les tentations subies mais pas écoutées, les calomnies endurées, les trahisons atroces, les vengeances des personnes déçues. Tout.

Oh, Maria, ma violette qu'ils voulaient arracher à *ma* terre pour te jeter sur un sentier sur lequel ton Jésus ne passe pas !

Pour se venger de ce que tu es profondément enracinée dans ma Pierre (l'Église), ils t'ont couverte des crachats de leurs calomnies et écrasée sous leurs pieds estropiés, dans l'espoir que tu ne puisses plus fleurir ; ma violette, vois à quoi leur acte a servi : à te rendre plus belle et plus riche en fleurs.

Ta plante s'est nourrie de cette souffrance et de cette fidélité, tes larmes ont couvert les tiges de perles, le sang de ton cœur blessé par une telle trahison en a nourri les racines, la chaleur de ton amour pour tes amis et tes ennemis, pour mon Corps mystique et pour ton Dieu en a fait éclore les boutons. Te voilà toute fleurie, et tu éprouves la paix des êtres qui ont suivi la voie de la justice, ce qui leur a valu d'être persécutés. Remplie de cette paix joyeuse, tu tends vers le Royaume qui est déjà à toi et d'où l'amour du Soleil t'étreint.

Mais revenons aux amis laïcs qui n'exigent aucun signe pour te croire – comme ils ne m'en ont pas demandé à moi non plus –, aux vrais amis laïcs. Tu trouves en eux, qui ne relèvent ni du Temple ni de Jérusalem mais sont des justes disséminés partout ou encore des assoiffés de justice – et en vérité, j'en ai trouvé davantage en Samarie et en Syro-Phénicie, ou chez les Romains, que chez les juifs – ce que j'ai moi-même trouvé : respect, sincérité dans l'amour, ou dans un non-amour qui ne devient pas haine pour autant, désir de se nourrir de la Parole pour y trouver la lumière et se convertir au Seigneur, des agneaux égarés qui reviennent vers leur Pasteur, des loups qui deviennent agneaux, des aveugles qui revoient la lumière qu'ils avaient perdue, des lampes éteintes qui éclairent avec plus d'intensité. Ce sont là nos amis laïcs, pour ta consolation.

Tu te demandes : “ Alors, pourquoi ne pas me confier à eux ? Pourquoi me faire connaître ces dernières expériences douloureuses ? ”

Écoute-moi bien : certaines personnes m'ont provoqué plus d'une fois en se disant dans leur cœur : “ Dieu veut telle chose et il menace de souffrances si on ne fait pas ce qu'il demande ? Eh bien, j'agis comme cela me plaît. Je ne crois pas, et je ne cède pas ” ; elles se sont moquées de Dieu.

D'autres personnes ont dit : “ Tel fait extraordinaire qui m'est arrivé va servir *ma* gloire personnelle ” ; et elles se sont enorgueillies.

Par ce moyen, j'ai cherché à en guérir d'autres de leur rationalisme qui stérilise dans leur esprit les vertus infuses, les dons du Saint-Esprit et la grâce d'état, si grande ; mais ils firent de ma lumière un objet d'analyse, ils l'examinèrent, non à la lumière des flammes de l'amour, mais au moyen du rayon pâle et froid de leur science humaine ; ils élevèrent *leur* science en rempart contre ma Sagesse qui voulait pénétrer en eux pour les revivifier, et d'un moyen de salut, ils firent un mal... Mais ils ne pourront me reprocher de ne pas avoir tout tenté pour leur bien...

Comme je l'ai fait avec Judas (et d'autres encore qui m'étaient infidèles), j'ai cherché *pendant trois ans* à les ramener à la justice et surtout à la charité, afin de pardonner aux premiers leurs vieilles prétentions récurrentes, aux deuxièmes leur orgueil stupide et aux troisièmes leurs rébellions ; c'est en effet une forme de rébellion encore plus grave que de ne pas vouloir accepter les conseils du Verbe pour cette raison que, en les analysant avec les lunettes opaques de leur rationalisme, ils les ont trouvés stupides et ne méritant pas qu'on en tienne compte, de la même manière qu'ils ont jugé par la suite les autres conseils et ordres auxquels ils devaient se plier pour ne pas scandaliser les petits du troupeau. Cette rébellion les conduisit à manquer gravement à *quatre des dix commandements de Dieu*, à pécher *contre l'Église et la Règle*, à pécher *contre la double charité* : celle envers moi, qu'ils appellent “ Satan qui t'incite ” et celle envers toi, qu'ils qualifient de “ possédée ” ; moi parce que je dénonce leurs mauvaises actions, toi parce que tu ne cèdes pas à leurs désirs.

Je savais que ma miséricorde n'obtiendrait aucun fruit. Leur terrain était encombré de trop de choses pour que ma bonté puisse y prendre racine et les sanctifier. Mais de même que j'eus pitié de Judas jusqu'au bout, j'eux pitié d'eux de sorte qu'ils ne puissent pas dire : « Si Dieu nous avait aidés... » L'aide de Dieu est inutile si l'homme ne l'accueille pas. Or à quoi leur a servi cette aide, à eux ? À rien, puisqu'ils ne l'ont pas accueillie. Au contraire, leur âme, au lieu de sortir d'elle-même pour s'unir à moi qui les aidais si puissamment à se transformer, n'a cessé de se fermer et de sombrer, séparée de moi. Au fur et à mesure qu'ils devenaient de plus en plus hommes et de moins en moins chrétiens, ma bonté patiente se manifestait plus fortement à eux.

Pouvais-je l'empêcher ? Je laisse l'homme libre d'agir, tout en restant prêt à l'aider s'il se tourne vers le bien. Eux aussi, je les ai laissés libres d'agir. Mais pour empêcher que leurs accusations contre toi comme celles de l'Ordre tout entier – volubile, fausse, démente, exploitatrice, impulsive, entre autres – aient quelque apparence de vérité, j'ai estimé nécessaire de les laisser *toucher le fond*. L'or s'est ainsi séparé du clinquant, et la vérité sur toi et sur eux est devenue claire. Et aucun juste ne saurait croire que tu les as trahis, eux et l'Ordre, sous prétexte que tu serais malade, mentalement, moralement ou spirituellement, comme on le prétend. Mais on dira chez les justes que tu as dû agir pour défendre Dieu, l'Église, ton âme et l'Œuvre, maintenant que leur descente dans l'abîme, qui aurait été illicite à qui que ce soit à cause des actes qu'ils commettent, a donné la vraie mesure de *leur* moralité à eux.

En vérité, la bassesse à laquelle ils en sont arrivés dépasse la bassesse humaine – elle s'unit déjà à une bassesse surnaturelle –, car en vérité, si ce qu'ils ont fait est déshonorant pour tout homme, cela devient plus que déshonorant lorsque c'est accompli par eux, autrement dit sacrilège, tant en ce qui concerne l'auteur que la matière.

Qu'est-ce que j'avais dit, le 21 novembre (1948) ? “ Le sac et le bâton du pèlerin leur seront pris. Nous quitterons Jérusalem pour Ephraïm. ” Cet avertissement était clair, et ils auraient dû le comprendre s'ils s'étaient examinés humblement. Mais à des oreilles ouvertes uniquement à ce qui est humain, cet avertissement eut pour effet d'accélérer leurs mauvaises actions. Et comment ont-ils compris mes autres avertissements sur les conséquences d'une *inévitabile* sentence de l'Église ? Comme un bon prétexte pour porter à son accomplissement leur dessein, qui révèle qu'ils n'ont *jamais* compris la véritable nature de l'Œuvre. Ce désir avide d'agir les a conduits à une telle folie que, pour te convaincre de suivre leur plan – sans pitié pour la blessure qu'ils te causaient –, ils jurèrent que ce qui ne représentait pas une condamnation pour toi et l'Œuvre en était une.

De ton côté, désorientée que tu étais par leurs paroles et par les miennes, tu regardas ton Maître et en accueillis les paroles, bien qu'elles soient encore incompréhensibles à ton esprit assommé de douleur et de stupeur. Ton intelligence était comme aveuglée par la souffrance et la subtilité de leurs paroles. Mais, par l'âme que l'amour garde en état de voir et de faire confiance, tu ne t'es pas trompée en suivant ton véritable Ami, dont tu sais aujourd'hui où il te conduit : à la connaissance la plus rude, à l'épreuve la plus forte ; mais les deux sont nécessaires.

Tu étais comme un aveugle, au point de ne voir que l'intense éclat de la Vérité, sans pouvoir la déchiffrer, mais suffisamment pour te maintenir sur le droit chemin durant ta cécité momentanée. Quant eux, ils sont délibérément aveugles, de complets aveugles, au point que cela atteint même leur intelligence : ainsi vont-ils jusqu'à affirmer bon ce qui n'est pas bon et à récuser comme des ennemies mes paroles qui voulaient les ramener à la Lumière. Mes paroles et les tiennes, qui y faisaient écho, ta résistance toujours plus tenace, les dires d'autrui, tout ce qui aurait dû être lumière et ordre au sein de leurs ténèbres et de leur chaos devint d'épaisses écailles qui accrut

leurs ténèbres, et le désordre s'ajouta au chaos jusqu'à les pousser à leurs dernières actions si désordonnées contre la loi divine et humaine, contre l'amour surnaturel et même humain.

Ac 8,9-24

C'est là le sort de tous ceux qui abandonnent les voies du Seigneur. Ils en viennent à la simonie de Simon le magicien, et méritent tous deux les réponses de Pierre. Mais ils ne savent pas, eux, faire en toute sincérité la réponse de Simon le magicien à Pierre ; au contraire, ils prétendent être des faiseurs de miracles.

Dieu a accompli un seul miracle, *pour eux* : celui d'avoir extrait leur pourriture bien cachée du sépulcre blanchi dans lequel elle s'était enfermée pour causer ta mort et celle de l'Œuvre. Il l'a tirée de là pour en mettre à nu les plaies secrètes et nocives, afin qu'on les connaisse et que plus personne – et toi moins que tout autre – ne tombe dans l'erreur sur leur compte ou y demeure. Ce sont des “ morts ” qui ne veulent *pas* être ressuscités. Ce sont des morts qui cherchent, par leur mort, à libérer encore quelque maléfice. C'est pourquoi je veille sur le seuil de leur sépulcre, pour empêcher qu'ils ne viennent te nuire.

Comprends-tu, *maintenant*, la raison pour laquelle je veille tant sur le seuil de cette sombre entrée d'un sépulcre ? S'il n'est pas encore scellé, c'est que, en tant que vie et miséricorde, j'en laisse encore la porte ouverte pour qu'ils viennent à la Vie et implorent ma miséricorde. Comprends-tu maintenant la raison pour laquelle je veille là, proche déjà du mont Moriyya et dans cette pénombre crépusculaire dont tu redoutes qu'elle ne soit la nuit qui tombe ", alors que je te rappelle que l'heure qui précède l'aube pure qui apparaît est, elle aussi, pénombre crépusculaire ?

Toute représentation surnaturelle a valeur de Parole : le fait que je cours à ta rencontre afin qu'on ne t'attire pas dans ce tombeau par trahison ; mon vêtement blanc pour que, même dans cette obscurité, tu me voies toujours bien, comme un phare, ton phare durant la tempête ; ma vigilance au seuil du piège qu'on te

tend, piège qui ne se trouvait ni en Samarie ni même chez les laïcs de Jérusalem (les bons chrétiens) mais près du mont Moriyya, le mont du Temple (lis : dans le clergé qui est déjà Temple, mais pas dans le grand Temple, la hiérarchie suprême de l'Église). Là aussi, tous ne sont pas parfaits. Seul Dieu est absolument parfait. Mais aucun d'eux n'en est encore venu, à ton égard, aux actions dont se sont rendus coupables ceux qui sont la cause de ma souffrance comme de la tienne.

Je les avais pourtant avertis que c'était la dernière épreuve ! Je leur avais dit que j'allais prendre des mesures, car permettre d'autres imprudences aurait été imprudence de la part de Dieu à l'égard de ton âme – autrement dit, ç'aurait été une action divine *impossible*, puisque Dieu n'est jamais imprudent –.

Voilà, maintenant tu les connais tous, amis et ennemis des temps antérieurs à la grande Passion.



La grande Passion

Entrons maintenant dans la vraie, la grande Passion : celle qui commence après la sueur de sang de Gethsémani. Elle arrive parce que, après avoir eu l'intuition de ce qu'il nous coûtera d'être fidèles à la volonté de Dieu, à l'amour, à la justice, nous restons fidèles.

Voici venir Judas, qui appelle “ ami ” sa victime. En ce qui concerne, il n'y a pas *un seul* Judas mais *plusieurs*, afin que la trahison réussisse parfaitement, que leur action soit rusée et complète, composée d'une intelligence qui organise, d'une main qui prépare, d'un vêtement qui présente, avec la certitude de ne pas éveiller les suspicions, car *ce vêtement-là*, précisément, devrait toujours être pur de toute infamie. Devrait...

Je pleure, Maria, je pleure. Car j'endure tout ce qui est dû aux péchés des hommes, qui restent encore et toujours faibles face à l'immense force du Serpent. Mais les fautes du clergé me torturent. Elles sont de la boue projetée sur la Tête de mon Épouse mystique, donc encore sur *ma* propre tête. Car j'en suis la Tête. Et si l'on ne devrait pas trouver de boue sur le vêtement de mon Épouse, encore moins devrait-il y en avoir sur la couronne de l'Époux. Or, précisément, les fautes du clergé sont les gifles de boue, les claques, les crachats lancés contre le Pontife éternel, celui qui appelle à son saint service tant de personnes qui ensuite regardent en arrière, s'en prennent à moi, trahissent leur mission et leur Seigneur : ce sont les Judas des siècles.

Oui, les fautes du clergé me déchirent le cœur, car elles sont la cause d'un nombre infini de fautes de laïcs et de ruines de

l'âme, elles sont le ver qui attaque dangereusement tant de choses saintes, et en particulier les trois plus saintes : l'Église, la foi et la charité. En effet, le clergé ne cesse de recevoir des secours spéciaux, en plus de la grâce d'état, pour lui permettre d'être saint. Or bien souvent il ne les apprécie pas à leur juste valeur et ne les fait pas fructifier ; d'autres fois il se sert de son rôle pour nuire ; ou encore il foule aux pieds dons et devoirs sacerdotaux, jusqu'au délit. Tout acte immoral contre l'Église, la foi ou les âmes est un délit. Or les fautes d'une volonté mauvaise, d'un esprit rebelle sont encore plus graves que celles, imprévues et parfois uniques de la chair...

Ah ! Console-moi, car tu es Maria et c'est la mission des Marie de me consoler des fautes de mes bien-aimés et des élus au service de Dieu qui ne m'aiment pas, non, pas de toutes leurs forces, avec leur cœur, leur âme et leur esprit, comme c'est le devoir de tous ceux qui croient au vrai Dieu et en particulier de ceux à qui j'ai le plus donné en faisant d'eux mes ministres : c'est eux-mêmes qu'ils aiment, ainsi que l'argent et les honneurs. Comme Judas ! Comme Judas ! Ils perpétuent Judas.

Voilà le Christ pris, lié, abandonné par ses amis, insulté, malmené par ses ennemis, traîné devant ses juges. Non, pas ses juges, ses bourreaux plutôt. Car est juge celui qui conduit sereinement un procès, entend l'accusé, interroge les témoins des deux parties et rend enfin une juste sentence. Dans mon cas, celle-ci aurait dû m'absoudre, puisque j'étais innocent des fautes qu'on me reprochait. Mais ces juges avaient d'avance décidé de ma mort. Par conséquent, ce n'étaient pas des juges, mais des bourreaux.

Il en va de même pour toi, mon petit christ. Certains te lièrent. D'autres t'abandonnèrent. D'autres encore t'insultèrent, ou prirent une fausse apparence pour te présenter aux juges. Là, ils portèrent de faux témoignages à ton encontre. Ils te couvrirent la face pour t'empêcher de voir la Lumière et leur visage de serpents. Ils te giflèrent en te traitant de démon, de folle, d'amorale, alors que tu

disais : « J'ai toujours été sincère. Interrogez ceux à qui j'ai parlé, et vous verrez que je ne suis ni menteuse, ni folle, ni amoral, ni satanique. »

Ils tentèrent surtout de te rendre esclave, prisonnière de leurs chaînes, par leurs argumentations, leurs insinuations, leurs menaces ou leurs flatteries... désormais inutiles, car ce petit jeu dure depuis si longtemps que tu ne t'en soucies plus. Mais te souviens-tu, Maria, d'Agnès, la martyre ? Tu l'as vue ! Les chaînes qui entravaient ses poignets tombèrent à ses pieds, la laissant libre. Cela arriva également à bien d'autres jeunes martyres qui n'ont pas fui le martyre uniquement parce qu'une chaîne plus forte les enserrait : l'amour pour leur Jésus.

Même les chaînes qu'ils ont essayé de te mettre pour t'emmener là où eux le voulaient sont tombées à tes pieds ; mais tu en as fait un piédestal pour t'élever plus haut, par ta libre bonne volonté, vers la charité et la justice. Il leur aura donc été inutile de t'enchaîner par leur trahison.

Mais, en justes représailles de Dieu, les chaînes qu'ils avaient préparées pour toi sont devenues les leurs. Les insultes, les accusations qu'ils t'ont lancées sont retombées sur eux après avoir sculpté en toi une image plus vive de ton Maître et Martyr. Mais, sur eux, ils ont découvert une autre image en cassant l'enduit blanchi de leur tombeau.

Non, tu n'es pas démoniaque, ni folle, menteuse ou malade. Certains pouvaient le croire, *avant*. Mais plus maintenant. Beaucoup ignoraient ta véritable image, mon petit christ. Maintenant, la grêle de leurs actes a rompu les voiles de ton secret et beaucoup de ceux qui t'ignoraient hier connaissent aujourd'hui ta vraie nature.

Je suis apparu sous mon aspect éternel de Jésus ressuscité après avoir souffert, et tout doute sur ma nature divine disparaît après ma résurrection. Mais, dans ton cas, j'ai voulu que la con-

naissance soit anticipée, afin de rétablir la vérité qu'ils avaient altérée, et aussi pour rétablir la vérité sur l'Œuvre, dont on peut croire qu'elle provient de moi si on te connaît dans ta vérité.

Les *faux* juges et les *vrais* bourreaux me traînèrent ensuite chez Pilate pour que ce soit lui, et non pas eux, qui se salisse de mon sang innocent. Voilà une manigance bien pharisaïque, mais inutile ! Bien que ce soit un Romain qui ait, matériellement, fait verser mon sang, il retombe sur les juifs, à tel point que Rome devint et demeure le Siège de Pierre et le cœur du monde chrétien, tandis que Jérusalem, depuis vingt siècles, n'est pas – non, pas même maintenant – la capitale du peuple meurtrier de son Dieu.

Pilate fit une autre vaine tentative: il me fit conduire chez Hérode afin qu'il me condamne. Ils étaient ennemis. Mais pour se renvoyer les responsabilités de ce crime, ils devinrent amis. Toi aussi, ils t'ont longuement traînée, ainsi que l'Œuvre, de Pilate à Hérode et d'Hérode à Pilate et, s'ils étaient auparavant ennemis, ils deviennent amis, quitte à redevenir ennemis si Hérode ne satisfait pas les Pilate.

Pilate s'abaisse alors aux compromis entre sa justice et l'injustice d'un peuple. Il me fait flageller. Il me laisse être couronné d'épines et m'expose aux foules en vêtement de dérision. Toi aussi, ils t'ont laissée être flagellée ; mieux, ils t'ont flagellée eux-mêmes, et c'est de leur main qu'ils t'ont couronnée d'épines et présentée en vêtement de dérision... Il n'est pas encore temps que je te révèle la raison de ces agissements inconcevables. Mais tu le sauras un jour...

Mes ennemis déformèrent la vérité pour amener Pilate à me condamner. Les tiens – c'est là une différence dans ce parallèle – déformèrent à *tes yeux* la vérité sur tes Pilate et tes Hérode, devant qui leurs actes t'ont traînée, pour t'inciter à éprouver dégoût

et mépris pour eux. Mais tu sais aujourd'hui quels sont tes *véritables* Pilate et Hérode.

On m'interrogea pour me faire mentir ou blasphémer la vérité dans l'espoir d'obtenir une diminution de peine, et l'on me demanda des miracles en m'assurant que je serais ensuite traité favorablement. Tu fus toi aussi soumise à toutes sortes de questions et de demandes pour te faire tomber dans l'erreur, mentir ou rechercher une diminution de peine, et ils se servirent de l'un de mes actes d'indulgence comme d'une arme pour prouver que tu n'es qu'une simulatrice par nature ou par maladie. Voici des mois qu'ils ne cessent de te mentir... Pourquoi ? Laisse-moi te taire l'horrible vérité. Mais si tu la cherches en méditant sur tout cela, tu la trouveras.

Pour quelle raison l'ai-je permis ? Parce que ce n'est qu'à ce prix, si douloureux pour toi, qu'il était possible de mettre en évidence l'état de leur âme et la vérité sur leurs desseins. Rappelle-toi que ta confiance en eux était si forte que tu as même douté de moi et que c'était moi qui te disais *ces* pénibles choses.

Maria, te souviens-tu de mes premiers décrets ? « Quand mon porte-parole sera en sûreté, préservée de l'animosité, de la curiosité et de tout danger puisque son corps sera dans la tombe et son âme en Dieu, alors seulement ses efforts seront connus. » C'était pour t'épargner de *telles* souffrances. *Je savais*. Les mauvaises actions des hommes m'ont contraint à donner des ordres différents pour éviter à ton âme des souffrances supplémentaires. La mauvaise volonté obstinée de ces hommes, toujours *les mêmes*, a transformé en douleur ce qui devait pour toi être paix.

Maintenant, écoute.

Imite-moi quand il s'agit de garder le silence ou de parler comme je l'ai fait aux moments décisifs de ma vie humaine. Je me suis tu ou j'ai dit la vérité selon que celui qui m'examinait le

méritait ou non, et selon qu'il était juste de parler ou de me taire pour servir le Seigneur et le glorifier. Imite mon exemple, mon âme. Garde le silence devant ceux pour lesquels toute parole est désormais inutile. Je t'en ai donné l'ordre il y a plus de deux ans. Parle à ceux pour qui il est juste qu'ils connaissent la vérité. Parle sans acrimonie, mais au contraire avec cette douceur qui conquiert les cœurs. Mais parle.

Voici encore un ancien décret que je te répète. Je t'ai dit : « Tais-toi lorsqu'ils ne t'interrogent pas sur toi, sur le don extraordinaire [que tu as reçu], sur l'Œuvre, sur son Auteur. Mais s'ils te questionnent à ce sujet et *méritent d'obtenir une réponse*, parle et dit la vérité pour glorifier le Seigneur. »

C'est ainsi que je me suis comporté devant Caïphe et le sanhédrin, devant Pilate, devant Hérode lorsque, chacun pour son compte, ils me demandèrent qui j'étais, les uns pour me condamner, les autres pour me sauver ou me tourner en dérision. Je pouvais garder le silence tout en compatissant tant que c'était la créature naturelle qui était en cause, c'est-à-dire moi, l'Homme. Mais cela m'était impossible quand il s'agissait du Messie et de son divin Père éternel, de ma mission et de la volonté de Dieu. Même si nos paroles nous valent un martyr plus cruel et la mort, on ne se tait pas quand il faut défendre la vérité et glorifier le Seigneur.

Une fois que tu as parlé pour défendre la vérité, empêcher l'abus et glorifier le Seigneur, endure en silence ; endure et ne parle que pour demander pardon pour les coupables, convertir les pécheurs, confier *notre* créature à ceux qui sont dignes de la protéger. *Notre* créature commune, Maria : l'ouvrage dont je suis l'auteur et toi celle qui en a formé le corps avec tant de souffrances, celle qui a veillé sur lui en faisant preuve d'un amour héroïque. En outre, sois plus que jamais vigilante.

Garde le silence devant les Judas qui ne se repentent pas de leurs agissements ; devant les Hérode, pleins de sensualité spiri-

tuelle – la pire de toutes –, qui t'ont approchée, encensée, interrogée comme un oracle dans l'espoir de susciter en toi de l'orgueil et de t'amener à accomplir de faux miracles, à les simuler pour mieux te tourner ensuite en dérision et t'accuser, ou même tout simplement dans l'espoir de voir des miracles qui leur auraient bien plu ; en effet, puisqu'ils ont des goûts surnaturels anormaux, ils préfèrent les prodiges qui sortent du naturel – plus précisément teintés de satanisme – à la foi pure et simple qui sait croire, et croit sans nul besoin de voir des choses extraordinaires.

En termes modernes et scientifiques, ils veulent te traiter de psychopathe. Mais dans ce cas, que sont-ils eux-mêmes, puisqu'ils sont plus enclins à considérer comme Œuvre “ scientifique ” – c'est-à-dire médiumnique – ce qui est si manifestement surnaturel ? Ne savent-ils donc pas que, généralement, on juge en fonction de ce que l'on est soi-même ?

Le psychopathe – je dirais plutôt le lunatique, pour reprendre l'ancien terme – est un terrain splendide pour les invasions de Satan. Il est presque toujours en relation avec le diabolique, il l'aime et en possède les signes certains : habitude du mensonge, de l'orgueil, de la désobéissance, de la sensualité. Ces éléments se retrouvent-ils donc en toi ? Non. Au contraire, tu es impitoyablement sincère ; rien ne t'a rendue orgueilleuse, pas même le don extraordinaire de l'Œuvre, ni d'autres de ma part que bien peu connaissent ; tu es obéissante jusqu'à en subir le martyre pour cette raison ; tu ne connais pas davantage la sensualité de l'esprit, car ta foi est simple et forte, pas avide d'émotions anormales, qui ne tiennent pas du mysticisme mais de tout autre chose...

Ta nature, qui paraît impulsive et fouguese – je dis bien : *qui paraît* – sait se maîtriser, alors que ceux qui te jugent ne se dominant pas pour bien moins que cela. D'ailleurs, en cela aussi tu me ressembles. Ils devraient tous se souvenir de ma sainte colère contre les marchands de toute sorte établis dans le Temple, comme de mes paroles impétueuses contre les scribes et les pharisiens... Combien tu me ressembles, mon âme, en tant de choses,

qui vont de la sincérité crue à l'obéissance absolue, à la fermeté .et à la constance, sans oublier tes justes réactions contre les injustices et les injustes, et ton pardon qui, sans rien céder aux injustes, leur pardonne...

Il faudrait dire aux anormaux qui, en toi, recherchaient uniquement les miracles extraordinaires, de guérir de leur cupidité spirituelle, de guérir leur *propre* âme avant de vouloir condamner la tienne et ton esprit, alors que ces derniers sont sains et chers au Seigneur, et qu'ils ont su aimer sans avoir besoin de faits extraordinaires pour autant.

L'extraordinaire en toi ! Ce qui a été extraordinaire, c'est l'amour que tu as manifesté pendant toute ta vie, plus généreux et plus fort à mesure qu'augmentait ta souffrance, autrement dit le Christ en toi, pour te faire continuer son immolation pour le salut du monde.

Oh, fous que vous êtes ! Voilà ce qui attire Dieu : l'amour généreux et fort de l'âme victime. Alors l'Esprit de Dieu, l'Amour, descend, enflamme, se manifeste dans le temple préparé pour le recevoir. Mais pas sans cela. Dieu ne satisfait pas les avidités qu'il condamne et que l'homme n'a pas le droit de lui demander.

Ap 13, 8

Je suis Dieu. Que ceux qui veulent voir des prodiges pour satisfaire leur sottise et leur esprit corrompu, “ les habitants de la terre ” comme les appelle l'apôtre Jean, *s'adressent à la Bête, qui leur donnera ce qu'ils désirent davantage qu'ils ne désirent la Vérité*. Il leur offrira leur mensonge, pour les dévoyer et les conduire à la mort éternelle...

Garde le silence ou parle, tout en subissant ta passion et en portant la croix que les hommes t'ont imposée – c'est la plus lourde à porter – en te surchargeant, toi qui étais déjà tellement chargée de croix données par d'autres hommes et même par celle que Dieu t'a donnée. Mais malgré sa sévérité, cette dernière s'unit

toujours à la paix. Car ce qui vient de Dieu est toujours paix, même s'il s'agit d'une paix douloureuse. Garde le silence ou parle pendant que tu *montes* en portant ta dernière croix, en fonction des personnes que tu rencontres sur ta route. Parle ou garde le silence. Et que ta parole soit pleine de bonté ou ferme selon celui que tu rencontres.

Porte et supporte. Offre et consume-toi. Tout comme moi, tu trouveras sur ta route les âmes pieuses, Simon de Cyrène, les Marie.

Monte. Même si un effort excessif te fait tomber, ne te décourage pas. Je suis tombé avant toi. Car, comme à toi, la croix me fut imposée lorsque l'effort de supporter le traître et les pièges de tant de personnes, la sueur de sang suintée pendant le combat entre les deux volontés, puis la flagellation et les autres tortures m'avaient épuisé. On tombe par faiblesse et par fatigue, pas par péché ou volonté de pécher. Le Père ne condamne pas, mais il a pitié de ces chutes causées par une souffrance excessive...

Monte. Sur le Calvaire se tenaient ma Mère et Jean, à côté de ma croix. Tu m'as, moi, et tu as ma Mère. Mieux, elle se tient entre ma croix et la tienne. Car mon cœur souffre, comme s'il était encore sur la croix, de ce qui est commis contre moi, l'Auteur de l'Œuvre, contre toi, mon instrument, et contre les âmes *si nombreuses* qui sont privées de la Parole qui est vie.

Toutefois, il n'y a plus de tombeau pour moi. Pour toi non plus, il n'y en a pas, du moins pas de *vrai* tombeau. La tombe n'est que le lit d'un sommeil qui sera sûrement suivi d'un réveil pour la chair des justes qui auront toujours servi le Seigneur. Mais il n'existe pas de mort pour l'âme fidèle. Et il n'y a pas plus de tombeau éternel pour l'Œuvre.

C'est maintenant l'heure de la patience, cette belle vertu qui, entre autres joyaux spirituels, comprend tant de charité, tant de force, d'humilité, de tempérance. Pour cette raison, ici finit notre parallèle.

Du haut de ta croix et par ton exemple, tu rachètes ceux qui pèchent contre Dieu, l'Église et toi-même ; le Christ présent en toi prêche par la seule parole de tes actes, lui qui est l'unique mobile de chacune de tes actions ordinaires ou extraordinaires.

Que la souffrance, l'épreuve actuelles affinent toujours plus ton humanité et par elle, qui est consumée, que la Vérité qui t'habite rayonne avec plus d'éclat, tel un visage derrière un voile impalpable, et que *notre* amour étincelle, lui qui est la cause de chaque don extraordinaire.

Qu'il étincelle, jusqu'à consommer l'hostie, pour ouvrir à l'âme aimante les prisons qui la tiennent encore éloignée de l'union totale à l'Esprit qui est Amour et descend sur toi, en toi, continuellement, dans la mesure de ce qu'une créature en vie peut recevoir –, pour te donner sa paix, une infinie consolation en guise de remède après les souffrances et les blessures que les hommes te causent, et pour te communiquer sa Vie, sa Sagesse, sa Lumière.

Sois en paix. Celui qui te parle est en vérité le Roi des rois, le Verbe éternel du Père, Jésus Christ, ton Maître et Seigneur, et personne d'autre.

Sois forte dans la foi et qu'un amour toujours plus fort ne cesse de fortifier ta foi.

Petit Jean, répète avec le grand Jean cette demande brève mais parfaite : “ Seigneur Jésus, augmente en moi ton amour. ” Répète-la ! Répète-la !

Cet amour infini, que tant de personnes repoussent, j'ai besoin de le répandre... Je le déverse sur ceux qui m'aiment pour obtenir du réconfort. Je le déverse sur toi, ma violette crucifiée et bienheureuse, Maria..., Jean... comme ma Mère et l'Apôtre parfait, Maria, l'agneau fidèle du vrai Pasteur, généreusement

prête à tout sacrifice pourvu que les brebis perdues reviennent à la Bergerie et qu'il n'y ait plus qu'une seule Bergerie sous un seul Pasteur, et pour que tous ceux que j'ai aimés soient – *de nouveau* – « un avec moi », tout comme le Père et moi sommes un.

Pour prier, reprends mes mots toujours saints et tout particulièrement ces paroles très saintes en ce soir, à cette heure et par cette prière par laquelle, moi qui savais d'avance l'abandon tout proche de mes bien-aimés d'alors et de toujours, je demandais pour eux « le Royaume des cieux ». Prie ainsi : « Père, je veux que, là où je suis, ils soient eux aussi. » En d'autres termes, qu'ils possèdent le Royaume de Dieu, puisqu'ils ont en eux l'amour, et le Royaume de Dieu pour leur âme après cette vie, et éternellement.

Jn 17

Maintenant, prends du repos, car je veille. »

